

## JOURNAUX, LIVRES ET REVUES

### UN CHEVALIER DE NOS JOURS<sup>1</sup>

Coïncidence intéressante : depuis plusieurs semaines, l'auteur de ces lignes s'était plongé dans la lecture des grands maîtres de la littérature italienne, il venait de fermer la « Jérusalem délivrée » du Tasse et le « Roland furieux » de l'Arioste, et il avait encore dans les yeux les figures héroïques des chevaliers d'autrefois — Roland, Renaud, Roger, Astolphe, Godefroy — quand il ouvrit le volume que venait de publier l'*Action française* : « Paul-Émile Lamarche. — Œuvres — Hommages. » Et franchement, en le parcourant avidement et tout d'un trait, il lui sembla qu'il n'avait point changé de lecture.

C'était bien encore un vrai chevalier qui était campé devant ses regards, si tant est que la chevalerie de jadis et de toujours, c'est la force au service du droit et de la faiblesse, c'est-à-dire la victoire du dévouement chrétien sur l'égoïsme païen. Et, pour compléter la similitude du tableau, cette fois encore quand le héros s'est couché dans la mort, ses compagnons de vaillance l'entourent, pieux et tristes, et chacun exhale sur sa tombe ses regrets et ses espoirs.

Le chevalier ! Voilà donc le type que Lamarche a incarné aux yeux de ses contemporains, comme déjà l'a si bien buriné notre excellent poète Lozeau — les poètes sont les voyants de la foule — :

« Il fut le chevalier sans heaume et sans cuirasse  
« Qui, du seul vêtement de son courage armé,  
« Par l'amour du bon droit noblement animé,  
« Descendit dans l'arène y défendre sa race. »

Et c'est ainsi qu'il restera devant le tribunal de la postérité.

Et en donnant au public ce volume — de tenue d'ailleurs parfaite — l'*Action française* fait une œuvre de haute portée, puisqu'il va répandre, surtout chez les jeunes, ce qui manque le plus à notre vie nationale, comme à toute la vie moderne : le culte de la chevalerie.

<sup>1</sup> A propos d'un livre récent : « Paul-Émile Lamarche, Œuvres-Hommages » (Bibliothèque de l'*Action française*).

La chevalerie armée n'existe plus, mais l'idéal qui en était le fond doit durer aussi longtemps que l'idéal chrétien. Il y a bientôt quarante ans, Léon Gautier disait dans la préface de son monumental ouvrage « La Chevalerie » : « Nous avons conçu un autre dessein... : c'était d'agrandir les âmes; c'était de les arracher au mercantilisme qui les abaisse et à l'égoïsme qui les tue : c'était de leur communiquer de fiers enthousiasmes pour la Beauté qui est menacée et pour la Vérité qui semble vaincue. Il y a plus d'une sorte de chevalerie, et les grands coups de lance ne sont pas de rigueur. A défaut d'épée, nous avons la plume; à défaut de plume, la parole; à défaut de parole, l'honneur de notre vie. L'auteur de la « Chevalerie » s'estimerait heureux, s'il avait fait des chevaliers. » Et il ajoutait dans la conclusion de son livre : « Il ne faudrait pas s'imaginer que la chevalerie ait été le caractère spécial de telle ou telle époque. L'institution a pu mourir, mais son esprit nous est resté... Il faut ajouter pour ne décourager personne, qu'il est encore possible d'être chevalier de nos jours, et que l'heure est peut-être venue d'être plus chevalier que jamais... Sans doute la société n'est plus construite comme il y a huit ou neuf cents ans; mais il y a encore la Patrie... qui est en droit de compter parmi nous sur toutes les intelligences comme sur toutes les épées. Il est toute une école, nombreuse et influente, où l'on prétend que le bien-être est le seul but que doit désormais poursuivre l'humanité « régénérée. » Ces sophistes se trompent étrangement, même quand ils nous donnent l'Amérique comme exemple. Une nation qui aime avant tout le confort est une nation perdue, et ses fils sont condamnés, grâce à ce bien-être fatal, à s'étioler misérablement dans leurs âmes comme dans leurs corps, et à être tôt ou tard asservis par un peuple plus jeune et plus viril. C'est la chevalerie qui sauve les nations et qui en est l'arome. Et la chevalerie, c'est le dédain pour toutes les petites aises d'une vie amollie et sans nerfs; c'est le mépris de la souffrance; c'est la mise en action de l'antique *Esto vir*. Il est un dernier commandement de l'ancienne chevalerie qui nous semble d'une utilité encore plus contemporaine : « Ne pas mentir. » J'entends par là qu'il faut, dans la conduite de nos idées et de notre vie, avoir horreur des petites habitudes rampantes, des moyens tortueux, des finesses menteuses, des sous-entendus et des nuances. De toutes les choses d'ici-bas, la chevalerie est celle qui est la plus réfractaire à la nuance. Elle veut que nous affrontions les périls de l'heure présente avec la franchise la plus lumineuse; que nous ne cachions point notre

drapeau; que nous répétons, si nous croyons au Christ éternel, le cri des premiers martyrs : « Je suis chrétien, » et que, le front découvert et l'âme transparente, nous sachions non seulement mourir pour la vérité, mais, ce qui est plus difficile, vivre pour elle. »

Qu'on nous pardonne cette longue citation, elle justifie l'appréciation que nous donnons de l'œuvre de notre héros.

Et vraiment, l'enseignement qui se dégage de la vie de Lamarche vient à son heure — à l'heure où notre jeunesse serait tentée d'hésiter dans le choix d'un idéal.

Lamarche entre de plain-pied dans la lignée de nos héros, dans la lignée des Bédard, des Papineau, des La Fontaine, des Cartier, des Mercier, des Langevin — pour ne parler que des morts —, et il y entre sans même une ombre à ses principes religieux. Il a foulé aux pieds l'argent, les honneurs, les attaches de parti, parce qu'il n'avait au cœur qu'une grande passion : la défense du droit. Il mit son grand talent d'avocat au service de ses clients et de sa ville, il le mit encore plus au service de sa race. Dans tout ce qui reste de son œuvre, on découvre toujours la même pensée et la même passion dominante.

Que dis-je ? son désintéressement, son oubli de lui-même, éclate jusque dans son style où il peut encore servir de modèle à notre jeunesse, non seulement il parle comme un orateur et il écrit comme un écrivain — ce qui déjà est très rare même parmi les mieux doués des nôtres, — mais il parle et il écrit dans cette langue du grand siècle qui reste à jamais classique précisément parce qu'elle est impersonnelle. D'après Brunetière, le fond du romantisme a été le culte du *moi*, ce qui est encore une forme de l'égoïsme; or, le culte du moi ne consiste pas seulement à parler de soi-même ou à employer le mot « je », il se manifeste encore plus laidement dans le souci de faire montre de son talent dans le choix des expressions rares, dans la construction tourmentée de la phrase, dans la recherche du « mot »; on se préoccupe alors de sa propre gloriole bien plus que de chercher à enfoncer une vérité ou une détermination dans la tête ou dans le cœur des autres; on ressemble au virtuose qui veut éblouir l'auditoire par le prestige de sa technique, plutôt qu'à l'artiste qui s'efface en tâchant de faire communier les âmes à son propre rêve de beauté. Au rebours de Pascal, qui en lisant cherchait un écrivain et s'émerveillait de trouver un homme, la foule cherche un homme, un homme qui déploie passionnément toutes ses puissances pour l'éclairer et l'entraîner, et elle ne trouve qu'un écrivain, un virtuose de la parole écrite ou parlée.

En lisant l'œuvre de Lamarche — nous préférons y renvoyer plutôt que d'en citer des extraits, — la foule sera délicieusement surprise d'y trouver un homme, un homme qui l'a aimée, et qui a mis, sans retour sur lui-même, les trésors de sa science, de sa dialectique, de son esprit, de son ironie, de sa tendresse — à la défendre pour qu'elle survive. Et c'est pourquoi cet homme restera à ses yeux le type du parfait chevalier de l'action française.

Abbé J.-A.-M. BROSEAU.

---

### LES RÉCITS LAURENTIENS <sup>1</sup>

J'ai lu les *Récits laurentiens* avec gourmandise, comme on mange un bonbon de chez nous, fait du sucre de nos érables et de la crème de nos laiteries. C'est savoureux et réconfortant.

Le Fr. Marie-Victorin a le don de vision pour les choses de chez nous, et pour la vie de nos gens, il voit les grandes lignes et les petits détails, il voit la vie mêlée aux choses, et il voit le bon côté de la vie et des choses, celui par lequel nous sommes une race fière et encore solidement enracinée à la terre laurentienne; le Fr. Marie-Victorin sait encore se pénétrer de cette vie des choses et des gens; il la revit avec intensité, avec une émotion qui se communique nécessairement quand toutes ces visions et toutes ces sensations nous sont traduites en la plus belle langue du monde, qui est la nôtre.

D'autres furent peut-être plus fins ciseleurs, mais nul encore, semble-t-il, n'a réussi à rendre aussi pénétrante l'émotion que l'on ressent en présence de la vie. Le jour s'approche sans doute où toutes ces peintures, où toutes ces études de détail, parues depuis quelques années, et que l'on admire pour elles-mêmes, serviront un jour d'ornement dans des œuvres de plus longue haleine, dans de plus vastes monuments de notre littérature.

Le Fr. Marie-Victorin sait communiquer l'émotion, ce sentiment si délicat qui fait battre le cœur à l'unisson des héros, qui nous fait mélancoliques, joyeux, souffrants et fiers avec eux.

Serait-ce aller contre la pensée de l'auteur que de distinguer dans son livre deux sortes de récits: les uns feraient naître en nous des sentiments moins profonds, toujours de chez nous, mais n'exprimant pas ce qu'il y a de plus intime dans l'amour de la terre laurentienne; les

<sup>1</sup> *Récits laurentiens*, par le Frère Marie-Victorin, des Écoles chrétiennes.